

JACQUES (1834)

(Édition Omnibus, Romans 1830, Presses de la Cité, 1991)

Ont participé à cet atelier : Michel DHERBOMEZ, Claudine FOURNIER, Denise GELLINI, Danièle LE CHEVALIER, Catherine SALMOCHI, Geneviève VACHER.

(Compte rendu établi par Danièle Le Chevalier)

Jacques est un roman épistolaire publié en septembre 1834, juste après la 3^{ème} *Lettre d'un voyageur*, dans laquelle Sand évoque son passage au couvent des Arméniens, sur l'île de Saint-Lazare, et par conséquent le souvenir de Lord Byron, qui y avait appris la langue au point de publier une grammaire et un dictionnaire. Nous verrons plus bas l'importance de cette courte remarque biographique.

Jacques est l'histoire d'un mariage raté, une étude de cas, comme George Sand l'affirmera dans la dernière lettre d'un voyageur, en se défendant d'être contre l'institution du mariage. Ce roman, étudié deux fois à l'atelier (en 2010 et en 2017), ne semble pas passionner les lecteurs du XXI^{ème} siècle. Il contient pourtant des réflexions très intéressantes sur des thèmes chers à la romancière : la paternité et la maternité ; la liberté dans le mariage ; l'adultère ; la véritable égalité dans le couple.

Les personnages : Jacques, 35 ans, mari de Fernande, 17 ans, et père de ses jumeaux.

Clémence, amie de couvent de Fernande.

Sylvia, 25 ans, probablement la demi-sœur de Jacques, par son père ; elle découvrira ensuite qu'elle est la demi-sœur de Fernande, par sa mère.

Octave, un peu plus jeune, ancien amant de Sylvia ; séduit Fernande qui attend un enfant de lui.

Herbert, ami d'Octave, ingénieur des Ponts et Chaussées

Mme de Theursan, ancienne maîtresse du père de Jacques ; mère de Sylvia, qu'elle a abandonnée ; mère de Fernande.

Paternité et maternité : le point de départ de cette histoire remonte à la vie du père de Jacques. Celui-ci a eu une liaison avec une certaine Mme de Theursan, qui avait un autre amant en même temps que lui. Il la soutient quand elle met au monde une fille, mais lui conseille de l'abandonner parce qu'il n'est pas sûr d'en être le père. Sur son lit de mort, il se repent de ce « crime » et demande à son fils de retrouver cette enfant et de s'en occuper. C'est ce que fera Jacques. Il reconnaîtra en Sylvia une nature exceptionnelle, une intelligence et une sensibilité rares, une supériorité réelle. Il la considère comme sa sœur à cause des ressemblances physiques et morales. Quand il sera père, il demandera à Sylvia de le rejoindre dans sa maison et lui confiera la surveillance de l'éducation de ses enfants, parce qu'il trouve leur mère bien jeune et bien maladroitement pour s'en occuper entièrement.

Malgré sa vision pessimiste de la vie (« *je sais que j'aurai donné la vie à un infortuné de plus sur la terre* » (I.31), Jacques est attendri et pensif devant ses nouveau-nés : « *Je contemple leur sommeil si calme et ces faibles contractions des traits qui trahissent, à ce que j'imagine, l'existence de*

la pensée chez eux. Il y a, j'en suis sûr, de vagues rêves des mondes inconnus dans ces âmes encore engourdies, peut-être qu'ils se souviennent confusément d'une autre existence et d'un étrange voyage à travers les nuées de l'oubli. Pauvres êtres, condamnés à vivre dans ce monde-ci, d'où viennent-ils ? seront-ils mieux ou plus mal dans la vie qu'ils recommencent ? » (I.33)

Finalement, malgré les soins des parents et de Sylvia, les jumeaux vont mourir et Jacques, qui se retrouve seul, choisit la seule solution pour que l'enfant que Fernande attend d'Octave puisse être reconnu et élevé par ses deux parents : disparaître, se suicider en faisant croire à un accident de montagne.

Le problème posé à la société, à cette époque, par les enfants illégitimes est donc abordé deux fois dans ce roman, avec Sylvia et avec l'enfant à naître de Fernande et d'Octave. On sait combien ces enfants étaient nombreux parmi les ascendants de George Sand ; elle-même avait une demi-sœur et un demi-frère, tous deux enfants naturels ; son fils, Maurice, a suivi le bon exemple de ses ancêtres. Il est curieux que le « vieux Jacques », dans le roman, conscient d'avoir une femme sans expérience et beaucoup plus jeune que lui, ait pensé à la liberté d'aimer qu'il laisserait à son épouse, sans envisager ce problème des enfants adultérins, avant d'y être réellement confronté, dans des circonstances dramatiques puisqu'il vient de perdre successivement sa fille et son fils.

Le mariage et l'adultère : pour le mari comme pour l'amant, ce qui est insupportable c'est le partage. L'amour d'Octave pour Fernande devient violent quand celle-ci va sevrer ses enfants et réintégrer la chambre conjugale : *« A présent, cachez bien votre sein, vous êtes redevenue femme ; vous n'êtes plus mère ; vous n'avez plus de droit à ce respect naïf que j'avais hier, et qui me remplissait de piété et de mélancolie. Je me sens plus indifférent et plus hardi. Ce sont là de mauvais moyens avec un homme aussi rustique et candide que je le suis : vous pouviez bien rendre à votre mari le droit d'entrer la nuit dans votre chambre, sans le faire savoir à toute la maison, et à moi surtout. » (I.61)*

Jacques est encore plus violent, mais lui, c'est à la société et à ses mœurs qu'il en veut : *« Borel, à ma place, aurait tranquillement battu sa femme, et il n'eût peut-être pas rougi ensuite de la recevoir dans son lit, tout avilie de ses coups et de ses baisers. Il y a des hommes qui égorgent sans façon leur femme infidèle, à la manière des Orientaux, parce qu'ils la considèrent comme une propriété légale. D'autres se battent avec leur rival, le tuent ou l'éloignent, et vont solliciter les baisers de la femme qu'ils prétendent aimer, et qui se retire d'eux avec horreur ou se résigne avec désespoir. Ce sont là, en cas d'amour conjugal, les plus communes manières d'agir, et je dis que l'amour des pourceaux est moins vil et moins grossier que celui de ces hommes-là. [...] Ce qui avilit la femme, c'est le mensonge. Ce qui constitue l'adultère, ce n'est pas l'heure qu'elle accorde à son amant, c'est la nuit qu'elle va passer ensuite dans les bras de son mari. Oh ! je haïrais la mienne, et j'aurais pu devenir féroce, si elle eût offert à mes lèvres des lèvres chaudes encore des baisers d'un autre, et apporté dans mes bras un corps humide de sa sueur. » (I.82)*

Jacques et Fernande ont cependant besoin de vivre en société. Ils ne désirent pas aller dans « le monde » que fréquente la mère de Fernande, mais ils font venir à eux Sylvia, Octave et son ami Herbert. Mais immédiatement, la société, et les domestiques, s'interrogeront sur les relations réelles entre ces personnes. Clémence conseillera d'abord Fernande, la préviendra des dangers qui la guettent et finira par la dénoncer, ce qui lui vaudra ce panégyrique d'Octave : *« Je sais maintenant que c'est ce qu'on appelle une personne distinguée, un de ces êtres qui ne peuvent ni aimer ni se faire aimer, et qui donnent leur malédiction à tout ce qui aime sur la terre ; pédagogues femelles qui ont le triste avantage de voir clairement le malheur des autres, et de le prédire avec une joie malicieuse*

pour se consoler d'être étrangers aux biens et aux maux des vivants, momies qui ont des sentences écrites sur parchemin à la place du cœur, et qui mettent leur gloire à étaler leur fatal bon sens et leur raison impitoyable à défaut d'affection et de bonté. » (I.72)

L'égalité dans le couple : ce n'est pas seulement une question d'âge ni de fortune, c'est une question d'égalité d'estime. Certes, Fernande est beaucoup plus jeune que Jacques. Elle est pauvre et il est riche. Jacques l'aime, mais il ne l'estime pas vraiment : il a désiré la posséder pour la dominer, pour que tout lui vienne de lui : *« Ce que j'ai amassé de force et d'indépendance durant toute une vie de solitude et de haine, je veux en faire profiter l'objet de mon affection, un être faible, opprimé, pauvre, et qui me devra tout ; je veux lui donner un bonheur inconnu ici-bas ; je veux, au nom de la société que je méprise, lui assurer les biens que la société refuse aux femmes. Je veux que la mienne soit un être noble, fier et sincère ; telle que la nature l'a faite, je veux la conserver ; je veux qu'elle n'ait jamais ni besoin ni envie de mentir. »* (I.6) C'est la même chose entre Sylvia et Octave qui est plus jeune qu'elle. Jacques et Sylvia, avec leur intelligence exceptionnelle, observent et étudient constamment ceux qu'ils prétendent aimer, et ils les paralysent. C'est Pygmalion transformé en Méduse.

Si Octave joue d'abord à faire la cour à Fernande, c'est parce qu'il est jeune comme elle, et qu'il a besoin de rire et de s'amuser. C'est aussi parce qu'il n'a pas d'autre but dans la vie : *« Le monde m'ennuie en peu de temps ; je sens le besoin d'y avoir un but, et nul autre but ne m'y semble désirable que d'aimer et d'être aimé. »* (I.39) Clémence, l'amie de couvent de Fernande, a bien compris ce jeu d'Octave, et elle en voit le danger : *« Il joue au roman autour de toi, et te voilà troublée, confuse, émue, c'est-à-dire éprise »*. (I.45) Pendant ce temps, Sylvia et Jacques discutent de philosophie. En fait, ils ont tellement d'admiration l'un pour l'autre qu'ils sont incapables d'aimer réellement ailleurs. Mais l'un et l'autre refusent l'inceste, contrairement au scandaleux Byron qui a probablement eu une fille avec sa demi-sœur. Néanmoins Sylvia rêve encore de vivre avec son frère, et s'abandonne à l'utopie de la création du couple parfait, utopie que l'on retrouvera, bien plus tard, dans *La Nuit des temps* de René Barjavel : élever deux enfants pareillement, dans les mêmes principes, et les marier : *« A présent que tes passions sont mortes, ne peux-tu vivre doucement, et vieillir avec ta soeur sous quelque beau ciel dans une des solitudes enchantées du nouveau monde ? Viens, partons, oublions ce que nous avons souffert, toi pour aimer trop, et moi pour ne pouvoir pas aimer assez. Nous adopterons, si tu veux, quelque orphelin, nous nous imaginerons que c'est notre enfant, et nous l'élèverons dans nos principes. Nous en élèverons deux de sexe différent, et nous les marierons un jour ensemble à la face de Dieu, sans autre temple que le désert, sans autre prêtre que l'amour. Nous aurons formé leurs âmes à la vérité et à la justice et il y aura peut-être alors, grâce à nous, un couple heureux et pur sur la face de la terre. »*(I.95) Navrante illusion !

Conclusion : Malgré les nombreux thèmes illustrés dans d'autres œuvres, ces 97 lettres ont paru bien longues à certains lecteurs, et le roman finalement assez triste. Ce qui a vieilli surtout, c'est le jeu entre des personnages inoccupés, des rentiers qui ne semblent pas s'intéresser à autre chose qu'à leur réussite sentimentale.

Il reste quand même une interrogation importante : comment connaître l'autre, comment se connaître soi-même pour mesurer l'influence de la fiction, du « roman » sur nos vies personnelles ? Octave avoue qu'il joue à l'amour au début du roman : *« J'aurai donc pour quelques jours encore le clair de lune, les appels du hautbois, les promenades sur la mousse, les robes blanches à travers les*

arbres, les billets sous la pierre du grand ormeau, en un mot, ce qu'il y a de plus charmant dans une passion, les accessoires ». (l.41) Opposés à la « passion » romanesque, la vie conjugale, les enfants, les maladies et la mort, le mensonge ... le « roman » de Fernande aura été bien court.